



A-FILIATREULT & CIE

EDITEURS-PROPRIETRES

FEUILLETON du 'CANARD'

Histoire d'un Tigre

Avant de pousser plus avant, messieurs, dit M. Robert, il est convenable que je vous donne quelques détails plus précis sur mon ami le capitaine Mac-Clenchem, car ce n'était pas un homme ordinaire, quoiqu'à l'époque dont je vous parle il ne fût plus que l'ombre de lui-même; il avait les symptômes de la décadence physique de l'athlète, avec le teint basané de l'Indien et son laisser-aller dans la démarche; ce corps, qui ne brillait plus comme il avait brillé quelques années auparavant, par la grâce et les signes de la force, était comme ces édifices bien construits dont le temps peut emporter quelques ornements, mais dont il est encore obligé de respecter la masse. Le capitaine Mac-Clenchem, tel pris, était encore un homme d'une agilité et d'une force peu communes. Sa renommée était grande à la guerre et à la chasse. Quoique la modestie l'empêchât de révéler ses exploits j'en eus quelques-uns que je montrais au défi les plus braves et les plus entreprenants de tenter.

Par exemple, un de ses passe-temps ordinaires était de suivre la trace des éléphants sauvages. Il les excitait, et, au peroxisme de leur furie, il se présentait à eux et leur arrachait avec sang-froid des poils de la queue.

Ce fait, messieurs, continue le narrateur, ne peut être mis en doute par quiconque connaît le courage méthodique de mon ami, et, s'il est besoin de vous donner un autre exemple de son flegme, je vous dirai qu'à la fameuse défense de la citadelle de Honggher, ou quelque nom semblable, on vit le capitaine se tenir sur l'affût d'une pièce de vingt-quatre hors de service et donner des ordres à des canonniers, en leur désignant avec l'index les positions sur lesquelles il fallait faire feu. A peine avait-il fait le geste, un boulet siffla et emporta le doigt étendu. Le capitaine Mac-Clenchem, sans paraître ému, voulant continuer la démonstration aux soldats leva le doigt majeur et le place dans la direction du feu—Une balle frappa et emporta ce second doigt. «Je leur en donnerais bien un troisième, dit le capitaine en riant, mais ils l'emporteraient encore et ça me gênerait pour prendre du tabac...» Et il descend en riant.

Voilà l'homme, messieurs, que je devais vous faire connaître avant de pousser plus loin dans les détails de mon histoire.

Maintenant nous allons marcher à grands pas dans les événements.

Après une traversée assez ennuyeuse, nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière Hongghy, et, soit par l'absence de marée ou par tout autre chose qui manquait, nous fûmes obligés de mouiller. C'est une douce et bonne chose que le mouillage pour un être de ma nature, qui n'a pas un goût naïf pour le séjour du vaisseau. La seule pensée de fouler la terre donne une joie indicible, le sol le plus



FRENCH DOMINATION, PROVINCE D'ONTARIO.

Jean-Baptiste, tel que la peur et l'ignorance le fait voir aux orangistas d'Ontario qui le prennent pour un mangeur d'Anglais.

aride devient un paradis, le roc le plus dur a sous les pieds l'élasticité du volours. Avec quel empressement je demandai donc à mon ami de m'accompagner à terre! avec quelle joie j'entendis son adhésion à mon offre! La côte n'avait rien de pittoresque et d'engageant: c'était une immense plaine stérile et sablonneuse, mais mon imagination la couvrait d'arbres ombragés, la tapissait de gazons verts comme l'émeraude, la peuplait d'oiseaux au riche plumage et aux chants joyeux.

Le grand canot fus mis à la mer pour aller faire de l'eau; le capitaine Mac-Clenchem et moi, après nous être munis de provisions copieuses, nous escorifâmes jusqu'au rivage les futailles vides qu'on envoyait se remplir. Il arriva que l'une d'elles se défonça et fut abandonnée à terre par les matelots.

Moi, je donnais à mes jambes toute la latitude d'exercices qu'elles voulaient bien prendre, et quand la lassitude commença à se faire sentir et que l'appétit sonna l'heure du repas, mon ami le capitaine et moi, cherchâmes un site convenable pour notre collation... mais pas un arbre ne nous offrait son ombrage.

Le capitaine avisa la futaille vide et le roulâmes à l'endroit qui nous parut le plus propice, elle nous servit à la fois d'abri et de divan, et, protégés par son ombre, nous procédâmes aux apprêts du festin.

Déjà la volaille froide avait reçu un grand échec, le jambon volait par tranches sous la lame du couteau nous arrosions le tout d'un vin exquis, dont les délicates vapeurs ramenaient à notre esprit le souvenir du pays, la mémoire des affections lointaines. Nous avions chacun porté des toasts aux amis, à la famille. Après avoir épuisé la liste des parents, nous cherchions à qui porter la santé... le capitaine venait de découvrir au fond de l'Ecosse, un arrière-petit cousin, auquel il n'avait jamais pensé avant son voyage, nous allions boire à l'arrière-petit cousin du capitaine lorsque...

«On! ici, messieurs, dit M. Robert, il faut que je fasse une pause... Il y a trente ans que j'ai entendu ce cri que je vais vous dire... et il est là... toujours là... présent; j'en ai dans l'oreille l'affreux rythme, l'infamale gamme... il n'y a pas de mots pour rendre cela, pas de phrase pour traduire ce bruit... Ouf! le frisson me court encore dix mille diables enrhumés, ronflant, grognant sourdement à trois pas... Qui pourrait l'oublier après l'avoir entendu, le comprendre?»

Le capitaine Mac-Clenchem domina assez son émotion pour me crier: «Regardez, Robert; par Dieu! prenez garde!»

Le capitaine fit un bond, qui eût défié en légèreté les chèvres de nos montagnes et les revenants des rochers anglais, et il se trouva sur ses

pieds, derrière la futaille. Heureusement j'eus le temps de rejoindre mon ami et de prendre position à ses côtés, avant que la cause effroyable de notre rapide et savante manœuvre se présentât à nous à une distance de deux pas... sous la figure d'un tigre royal ou plutôt d'une tigresse.

Nous eûmes plus tard, comme vous le verrez, le loisir de reconnaître le sexe de notre adversaire.

Voilà donc la lutte terrible commencée; le duel à trois, duel d'extermination, engagé. Aucun de nous, du capitaine, du tigre et de moi, ne s'était encore trouvé à pareille affaire.

Pour champ de bataille le désert, pour rempart un tonneau, pour armes, notre adresse. Voilà quelle était la position.

Comment le tigre avait-il pu parvenir jusqu'à nous sans que nous eussions même soupçonné son voisinage? Une souris n'aurait pas trouvé dans ce désert un arbre, un arbuste, un sillon pour se blottir. Ce n'était pas là, non plus en ce moment, l'occasion de discourir sur la rapidité de la course de la bête féroce. Je n'ai pas encore pensé à faire ce que les naturalistes, qui n'ont jamais vu de tigre aussi près que j'en ai vu un, ont écrit à ce sujet; plus tard, je les consulterai. Mais revenons à notre tonneau.

Nous étions donc, le capitaine et moi, manœuvrant autour du tonneau dans un état d'émotion qu'il est

impossible de rendre. Une lueur d'espérance nous vint. La tigresse s'emparera peut-être des débris de notre repas, elle satisfait son appétit sur les comestibles, et méprisera en cette circonstance la capture de l'homme. Deux minutes de halte devant nos provisions nous donneront le temps de recueillir nos esprits et de combiner un système de défense. Vain espoir! l'œil de la tigresse dardait d'aplomb sur nous; c'était la seule proie qu'elle ambitionnait.

Plus d'une heure s'écoula, pendant laquelle nous continuâmes tous les trois à faire le manège autour de la tonne. C'était au-delà des limites de la force humaine: un moment de plus le capitaine et moi succombions de lassitude... Heureusement l'animal eut moins de patience que nous, et sa nature irritable ne s'accoutuma pas de cette stratégie sans résultats.

Le tigre demeura un moment immobile, comme s'il eût médité une grande résolution; enfin, se repliant sur lui-même, rassemblant toutes ses forces, il prend subitement on élan, et va franchir d'un seul bond l'obstacle qui nous sépare.

Je n'eus qu'une pensée électrique, la certitude de la mort, et je tombai à genoux. Un instant après, tout étonné de respirer encore, j'obéissais à la voix de mon ami, qui me dit: «Robert, montez».

Je compris alors: notre bonne étoile avait fait que le tonneau, placé debout sur son fond, présentait à la surface l'ouverture; il pencha quand le tigre fit un effort vers lui, et mon brave compagnon, avec ce sang-froid qui le distinguait, donna au tonneau, avec son pied, une direction telle qu'il le renversa entièrement sur la bête féroce. Le tigre se trouva alors dans une cage où la lumière ne pénétrait que par la bonde.

Mon ami avait franchi d'un saut la plate-forme du rempart, et il avait le pied sur ce nouveau genre de basse-fosse ou d'oubliettes que son génie et son sang-froid venaient de créer pour maintenir l'ennemi commun.

Revenu à moi, j'escaladai la tonne et je me tins près de mon ami. Le premier transport de joie fit bientôt place à une juste crainte. La réflexion nous fit voir qu'on avait pas beaucoup amélioré notre position; nous n'avions aucun moyen de communiquer avec nos matelots restés sur la rive, nous ne pouvions longtemps vivre sur cette espèce d'esplanade en bois, sous laquelle rugissait un esclave, qui serait notre maître au moment où nous quitterions le poste.

Le soleil baissait sensiblement vers le couchant. Avec lui s'évanouissaient nos espérances d'être secourus.

Quoique le peu d'espace dans lequel il put s'agiter neutralisât la force de notre ennemi, nous l'entendions gronder sourdement, comme le volcan qui menace d'une éruption prochaine. Nous étions là comme sur une mine qui, d'un moment à l'autre allait lancer avec elle la destruction. La physionomie jusque-là impassible du capitaine prenait une expression d'incertitude qu'il s'efforçait en vain de cacher. Tout à coup ses traits se